



**Nathalie Delbard**  
**Le Strabisme du tableau**  
 De l'Incidence, 128 p., 22 euros

Il est beaucoup question de Rembrandt et de Manet dans *le Strabisme dans le tableau*, l'enthousiasmant essai de Nathalie Delbard. Il est peut-être un peu moins fait mention de Vinci, du Titien ou de Vélasquez mais l'on trouvera – et l'on pourrait s'en étonner : l'on n'imaginait guère les louches faire autant légion dans la peinture – dans cet essai qui traite du strabisme, les grands noms de l'histoire de l'art. Car c'est bien de cela dont il s'agit ici : d'un regard oblique qui dessine une histoire de l'art torve. Mais, bien plus que d'une histoire de l'art, il s'agit ici d'une histoire du portrait et de celui qui le contemple, le spectateur – comment la « coquetterie » crée un rapport décentré entre le modèle et celui qui tente de pénétrer son regard. L'ouvrage, très richement illustré, débute par une œuvre contemporaine, une photographie de Jean-Luc Moulène, représentant une jeune femme au strabisme prononcé, qui tient dans ses bras un enfant. Le cliché, fascinant, sert de point d'accroche et l'on suivra Delbard dans ses pérégrinations à travers les siècles, cherchant, là où le regard qui, tout en nous faisant face, s'esquive, ce vacillement perceptif qui traduit une particularité physique tout en décentrant l'attention que l'on porte sur un visage. Il y aurait ainsi un strabisme possible du tableau, un « motif strabique » qui, suppose l'auteure, opère un décentrement du spectateur entraîné dans un regard divergent du tableau. Alors que, dans le contexte d'une lecture neoplatonicienne, le strabisme peut être vu comme le reflet d'une âme tordue aux valeurs morales douteuses, pour ne pas dire louches, Raphaël, lui, va ouvrir une autre voie et transforme le strabisme en signe de grandeur intellectuelle et morale – bref, comment le louché peut devenir, aussi, vertu.

**Alexandre Mare**

### *Le Temps de peindre*

Monique Frydman



Présentations de **Éric de Chassey**  
 et **Georges Roque**

L'Atelier contemporain

**Monique Frydman**  
**Le temps de peindre**  
 L'Atelier contemporain, 685 p., 30 euros

On a beau dire que la peinture se passe de commentaires, on trouvera toujours dans les écrits et propos d'un artiste une manne essentielle à la pénétration de ses œuvres. Imagine-t-on un critique, un commissaire d'exposition travailler sur Matisse sans avoir lu ses *Écrits* ou sur Cézanne sans s'être plongé dans les conversations avec le peintre ? C'est pourquoi la publication des carnets de Monique Frydman et de ses principaux textes et interviews est un événement dont on félicitera d'abord l'éditeur, tant ce genre d'initiative concernant un(e) artiste contemporain(e) est rare. D'autant que cet ouvrage n'est pas un opuscule et rassemble, outre les textes, une centaine d'illustrations en couleur. Mais le plus important, ce sont les mots de l'artiste, la nécessité ressentie d'une parole intime, sobre et juste parallèlement à l'exercice pictural et dont l'exigence perdure pendant 40 ans. À lire ces textes, il paraît évident que le langage joue un rôle majeur dans l'élaboration matérielle des tableaux. En ce sens, le moment du verbe appartient bien au temps (et au faire) de la peinture. Dans la solitude parfois pesante de l'atelier, Frydman ne cesse de dialoguer avec quantités d'interlocuteurs – des écrivains et des poètes, et surtout des peintres : Greco, Bonnard, Masson, de Kooning, etc... Elle note à propos d'un ensemble de toiles : « Travailler cette série en regard de Goya. » Cette idée d'un enfantement de la peinture dans un tête-à-tête est fréquente. La couleur est au centre de ses échanges avec d'autres par-delà l'histoire. Nommer, définir, cerner la qualité d'un blanc, d'un vert, d'un rose s'avère comme un passage obligé. L'ouvrage comprend une introduction d'Éric de Chassey et une passionnante étude sur l'artiste par Georges Roque.

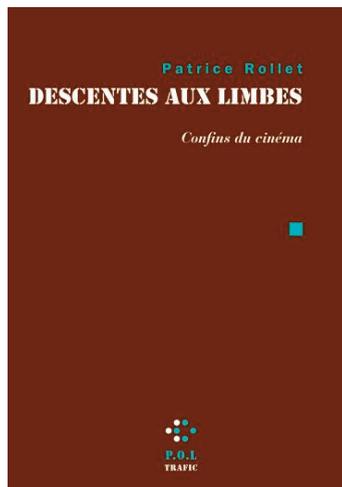
**Catherine Francblin**



**G. Bonnel, D. Méaux**  
**Anatomie d'une ville**  
 Filigranes, 136 p., 25 euros

En refermant le livre de photographies de Guillaume Bonnel sur la ville de Saint-Étienne, on a d'abord le sentiment que le photographe ne sait pas choisir. Or, une part du métier réside justement dans l'*editing* qui retient certaines images parmi toutes celles qui furent prises. *Anatomie d'une ville* comprend ainsi deux parties. Dans la première, qu'on pourra qualifier de topographique, Bonnel réunit sur une même double-page plusieurs photographies d'un même motif, prises lors de la même séance, mais de points de vue souvent seulement très légèrement différents. On retrouve certaines de ces images, parfois même à deux reprises, dans la deuxième partie du livre, qui les rapproche d'autres dans seize typologies autour de notions comme « bricolage » ou « collage », « saturation » ou « vide », « clôture » ou « greffe ». L'ouvrage est en fait le fruit d'une année de prises de vues et d'échanges du photographe avec des chercheurs de plusieurs disciplines. L'ambition de ce travail était de rendre compte de la morphologie et de l'évolution de la ville. C'était aussi, selon les mots de Danièle Méaux, de réfléchir à la « capacité heuristique » du médium. Dans quelle mesure la photographie donne-t-elle à voir ce que l'œil ne voit pas ? Privilégiant un regard objectif, direct à défaut d'être frontal, avec une grande profondeur de champ qui garantit la netteté, les prises de vue de Bonnel regorgent de détails qui échappent à l'œil du passant mais attirent celui du lecteur. Les variations de points de vue donnent, quant à elles, une vision plus complète des motifs urbains et, suggérant la déambulation, favorisent une approche phénoménologique de la ville. Il faut donc reconnaître les mérites du protocole mis en place. D'autant qu'il fait la singularité de cette commande photographique.

**Étienne Hatt**



**Patrice Rollet**  
**Descentes aux limbes**  
 P.O.L., 272 p., 19,90 euros

Dans son nouvel essai, qui prolonge *Passages à vide*, Patrice Rollet explore les périphéries, les zones d'ombres et les lisières du cinéma, cette « nouvelle région de la conscience » dont la naissance coïncide avec celle de la psychanalyse. Nul vertige, à tâtons, au fil de films pour beaucoup inclassables, le critique et philosophe descend en véritable spéléologue des limbes voir ce que nous révèle la grande « expérience de l'inconscient visuel ». À la lumière du critique américain Manny Farber, du côté des « films souterrains » de Samuel Fuller ou de Howard Hawks : le « style termite » sans hiérarchie ni autorité contre la politique des auteurs canonisés. Un beau passage sur la représentation du vent dans l'art interroge les limites de la représentation depuis l'Antiquité : comment rendre visible l'invisible ? Immense question formelle dont le cinéma répondrait par l'art du geste, ce qui circule « au-delà des corps et des images ». Ces « confins du cinéma », ce sont ces espaces de ruptures et de rencontres entre cinéma et photographie, peinture ou littérature. Comme chez le couple Jean-Marie Straub-Danièle Huillet qui déclarent chercher à « faire faire irruption à la langue de Kafka » avec *Amerika-Rapports de classe* et, au contraire d'une adaptation, propose une « expérience commune », poétique et politique. Patrice Rollet appelle en creux à un art de la critique qui ne se réduirait pas à un art d'aimer mais tiendrait ses promesses d'accompagner un film jusque dans ses résistances. Écrit depuis « l'intersection de ces deux solitudes [...] entre amour des films et désir d'échapper au cinéma », *Descentes aux limbes* est un livre amoureux qui, plutôt que l'éloge, se penche à l'endroit des doutes et du manque, là où le cinéma aussi échoue. « Comme une façon d'aimer le cinéma contre lui-même. »

**Flora Moricet**